

Plus encore peut-être que les études grecques et latines, les mathématiques ont souffert de cet oubli du rang qui leur est dû dans la civilisation. La tradition a pu décréter que la grande majorité des hommes instruits connaîtraient au moins les éléments de cette science, on a oublié les raisons qui ont fait naître la tradition, enterrées qu'elles sont sous un gros rebut de pédanteries et de banalités. Ceux qui demandent le but des mathématiques se voient répondre d'ordinaire qu'elles facilitent la construction des machines, les voyages, et les victoires remportées sur les nations étrangères par la guerre et le commerce. Si l'on riposte que ces fins — dont la valeur est d'ailleurs douteuse — ne sont pas servies par les études purement élémentaires que l'on impose à des gens qui ne deviendront pas des mathématiciens accomplis, on répondra bien, il est vrai, que les mathématiques forment la raison ; — mais ceux-là même qui répondent ainsi continuent, pour la plupart, à enseigner de véritables sophismes, connus comme tels, et que rejette instinctivement l'esprit sain et encore neuf de toute élève intelligent. Et la raison est conçue d'ordinaire, par ses partisans, comme un moyen d'éviter les précipices et un auxiliaire dans la recherche des règles de conduite de la vie pratique. Sans doute sont-ce là des avantages tout à l'honneur des mathématiques ; mais aucun d'entre eux ne suffit à leur assurer une place dans toute éducation libérale. On sait que, pour Platon, la contemplation des vérités mathématiques est digne de Dieu : et Platon savait, mieux que tout autre, peut-être, ce qui, dans la vie humaine, mérite une place dans les cieux. Il y a, dit-il, dans les mathématiques, « quelque chose de *nécessaire* dont on ne saurait se départir... et, si je ne me trompe, de nécessité divine ; car, pour ce qui est des nécessités humaines, que tant d'hommes invoquent en cette occasion, il n'est rien d'aussi ridicule que le sens que l'on donne à ce mot. CLINIAS : Et quelles sont, ô Étranger, ces nécessités de la connaissance, divines et non humaines ? L'ATHENIEN : ce sont de ces choses sans la connaissance ou l'usage desquelles un homme ne saurait devenir un Dieu pour le monde, ou un esprit, ou même un héros, et ne saurait véritablement penser ou aimer les hommes » (*Les Lois*, p. 818)^[9].

C'est ainsi que Platon jugeait les mathématiques. Mais les mathématiciens ne lisent pas Platon, et ceux qui lisent Platon ignorent les mathématiques et considèrent son opinion à ce sujet tout simplement comme une étrange aberration.

Les mathématiques, à les bien comprendre, possèdent non seulement la vérité, mais la suprême beauté — une beauté froide et austère, comme celle de la sculpture, qui ne s'adresse en aucune façon à notre nature inférieure, dépouillée des atours magnifiques de la peinture et de la musique, et susceptible d'une perfection sévère que seul connaît l'art le plus élevé. Le véritable esprit de joie, l'exaltation, le sentiment d'être plus qu'un homme, qui est la pierre de touche de l'excellence la plus haute, se trouvent dans les mathématiques comme dans la poésie. Ce qu'il y a de meilleur dans les mathématiques mérite, non pas seulement d'être appris comme un devoir, mais d'être assimilé comme une portion de la pensée quotidienne et ramené plusieurs fois devant l'esprit en guise d'encouragement sans cesse renouvelé. La vie réelle est, pour la plupart des hommes, un long pis-aller, un compromis perpétuel entre l'idéal et le possible ; mais le monde de la raison pure ne connaît pas de compromis, de limitations pratiques, de barrières à l'activité créatrice qui édifie d'admirables constructions à l'aide de cette aspiration passionnée vers la perfection d'où jaillit toute œuvre grande. Loin des passions humaines, loin même des misérables phénomènes de la nature, les générations ont, petit à petit, créé un univers ordonné, où la pensée pure peut vivre comme dans sa demeure naturelle, et où l'une, au moins, de nos impulsions les plus nobles, peut fuir l'exil lugubre du monde véritable.

Russel Mysticisme et logique